

Vigier out lieu. Il n'occupa qu'une séance. Il n'exigeait aucune plaidoirie et les aveux des accusés leur épargnaient les lentes orauités de la question. Enfin, prenant en considération la franchise et le "repentir" des accusés, on ne les condamna qu'à être pendus.

On trouva qu'ils avaient de la chance ; de moins coupables étaient souvent condamnés à la roue. En somme, on s'intéressa peu à cette affaire. Paris oubliée vite et déjà on ne se souvenait plus de la mort du poète Du Vigier qui avait causé une si profonde émotion.

Après la condamnation le lieutenant de police demanda un sursis à la pendaison de Gruthus Dubourguet qui s'était engagé à livrer Cartouche et avait donné un commencement d'exécution à cette promesse. Le sursis lui fut accordé.

"Il faut vaincre ou périr," dit-il en accueillant cette heureuse nouvelle.

Mais il ne doutait pas de la victoire. "Ma condamnation, pensait-il avec raison, va inspirer une certaine sécurité à Cartouche.

Et tandis que Rozy le Craque" pleurait sur le peu de jours qu'il avait à vivre, Gruthus, avec ses deux acolytes, rentrait en campagne, rue Glando.

Un matin, avec les mêmes précautions que la première fois, il alla demander si mademoiselle Manon était chez elle.

— Ah ! cette fois, fit la portière qui le reconnut, elle y est, monsieur ; mais un instant !... elle n'y est pour personne.

— Comment ?... Que voulez-vous dire ?...

— Qu'est son joli laideron est avec elle.

— Eh bien ! qu'importe... je n'ai qu'un mot à lui dire. Je ne puis m'arrêter longtemps, j'ai deux amis qui m'attendent là.

— Mais ils sont encore couchés, objecta la portière. Ils sont rentrés au petit jour.

— Je vais prier mes amis de m'attendre, répondit Gruthus qui sortit de la loge pour s'entendre avec les exempts.

— Elle est avec son amant, leur dit-il ; mais une indiscretion serait peut-être utile. Je ne serais pas fâché de voir cet amant, et je vais aller frapper à la porte de Manon.

— Du tout, répliqua Postel, qui, semblait-il, flairait son gibier. Il ne faut pas de demi-mesure ; au risque d'effrayer la belle, je veux agir comme si son amant était Cartouche.

— Mais vous me démasquez ! se récria Gruthus.

— Tant pis, répliqua Postel. Je suis dans le vrai ; je le sens. Laissez-moi faire.

Il tourna le coin de la rue et d'un signe appela deux archers. Il en plaça un en sentinelle à la porte de la maison et dit à l'autre de le suivre.

— Mais, fit Gruthus se ravisant, je ne veux pas que vous me preniez mon affaire. Si par hasard Cartouche était là haut, vous vous attribueriez sa découverte, je montrerai avec vous. J'entrerai le premier.

Une courte altercation s'éleva ; enfin Postel, — homme de devoir avant tout, — céda.

(A CONTINUER.)
Commencé le 6 août 1885 — (No. 293).

Un ivrogne rentre chez lui et gagne son lit en titubant.
Sa femme le déshabille et l'aide à se coucher.
— As-tu encore besoin de quelque chose ? lui demande-t-elle doucement.
— Non, pas pour le moment ; mais tu me réveilleras quand j'aurai soif.

COMBAT NAVAL ENTRE LA « SURVEILLANTE » ET LE « QUÉBEC »

Le 6 octobre 1779, la frégate française la "Surveillante" envoyée en reconnaissance rencontra la frégate anglaise le "Québec." Les deux frégates étaient exactement de même force en canons et en équipages. Elles manœuvrèrent pour s'observer et se disposer au combat ! L'une était commandée par le capitaine de frégate Ducouëlle de Kergoualar, et l'autre par le commandeur Farmer.

Lorsque tout l'équipage fut à son poste de combat, sur l'invitation de Ducouëlle, l'aumônier, après avoir imploré l'arbitre suprême de la victoire, adressa à l'équipage une courte exhortation, qu'il termina par ces mots : " Mourir pour son roi et son pays est aussi une espèce de martyre."

Il était onze heures quand la "Surveillante" ouvrit le feu ; le "Québec" ne répondit que lorsqu'il fut à demi-portée. Les deux frégates se rapprochèrent encore, et bientôt les ravages de la mitraille et de la mousqueterie devinrent terribles. Le combat dura depuis une demi-heure, quand Farmer, par une adroite manœuvre, essaya de se laisser dépasser par la "Surveillante" pour lui envoyer toute sa bordée en poupe ; mais Ducouëlle le prévint, et, quand la frégate anglaise eut viré de bord, la frégate française acheva de virer elle-même, conservant ainsi, jusqu'à la fin de l'action, l'excellente position qu'elle avait prise. Bientôt ils furent presque bord à bord, et ils se canonnèrent pendant quatre heures. Les frégates présentaient le plus affreux spectacle : leurs flancs hachés par les boulets, offraient de larges ouvertures, de sorte que les canonniers décimés par une grêle de balles, étaient aussi exposés que les matelots qui combattaient sur les ponts.

Ducouëlle, deux fois blessé à la tête, ne songe pas à se faire panser ; la face ruisselante de sang et la sueur noire de poudre, il continue à donner ses ordres. Presque tous ses officiers tombent à ses côtés, mais ne cessent de le secourir tant qu'il leur reste un souffle de vie. Il en était de même à bord du "Québec." Tout à coup un boulet emporte le pavillon de la "Surveillante." Un pilote nommé le Manq saisit un autre pavillon, grimpe dans les haubans, et, au milieu des coups de canon, de fusil et de pistolet, il ne redescend qu'après avoir fixé de nouveau l'étendard de la France. Peu après, les trois mâts de la frégate tombèrent à la fois. Ceux du "Québec," tombant à leur tour, entraînaient sous leur chute une quantité de matelots, et couvrent la frégate de leurs inextricables débris.

"A l'abordage, enfants ! crie alors Ducouëlle, voilà le moment !" L'instant était, en effet, admirablement choisi, les Anglais, pour la plupart empêtrés dans les cordages, les voiles et les vergues qui jonchaient leur navire, étaient dans l'impossibilité de se défendre.

Trois Français s'étaient déjà précipités sur le "Québec," quand une épaisse colonne de fumée, suivie d'une immense gerbe de feu, s'éleva de ses écoutilles et de ses sabords. A cet aspect, un sentiment nouveau s'empara du cœur de Ducouëlle. Les Anglais ne sont plus ses ennemis, ce sont des frères, des naufragés ; ce n'est plus l'abordage : qu'il commande, ce sont des moyens de salut qu'il dispose.

Mais le feu qui dévore le "Québec" menace la "Surveillante," qui, rayée d'un bout à l'autre, flotte au gré des vents. Ce ne fut qu'après des efforts inouïs que Ducouëlle parvint à s'éloigner d'une centaine de mètres de la frégate incendiée.

Il cherchait tous les moyens de sauver une partie de l'équi-